

4^e Année - N° 155.

Le numéro : 25 centimes

4 Octobre 1917.

LE PAYS DE FRANCE



M. A. Kérensky
CHEF DU GOUVERNEMENT RUSSE

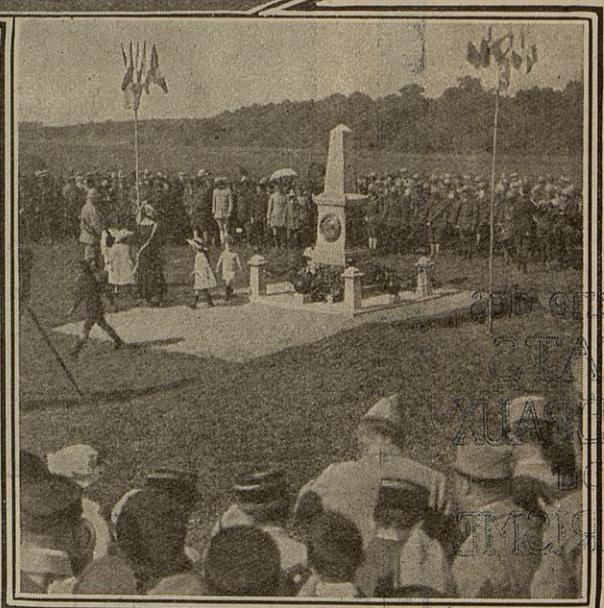
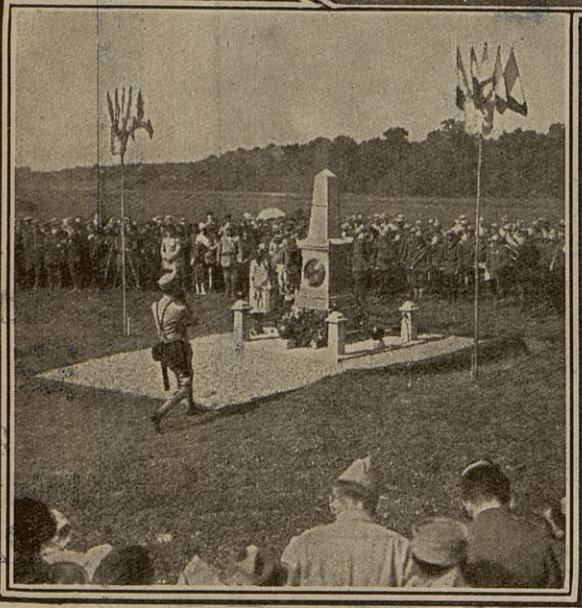
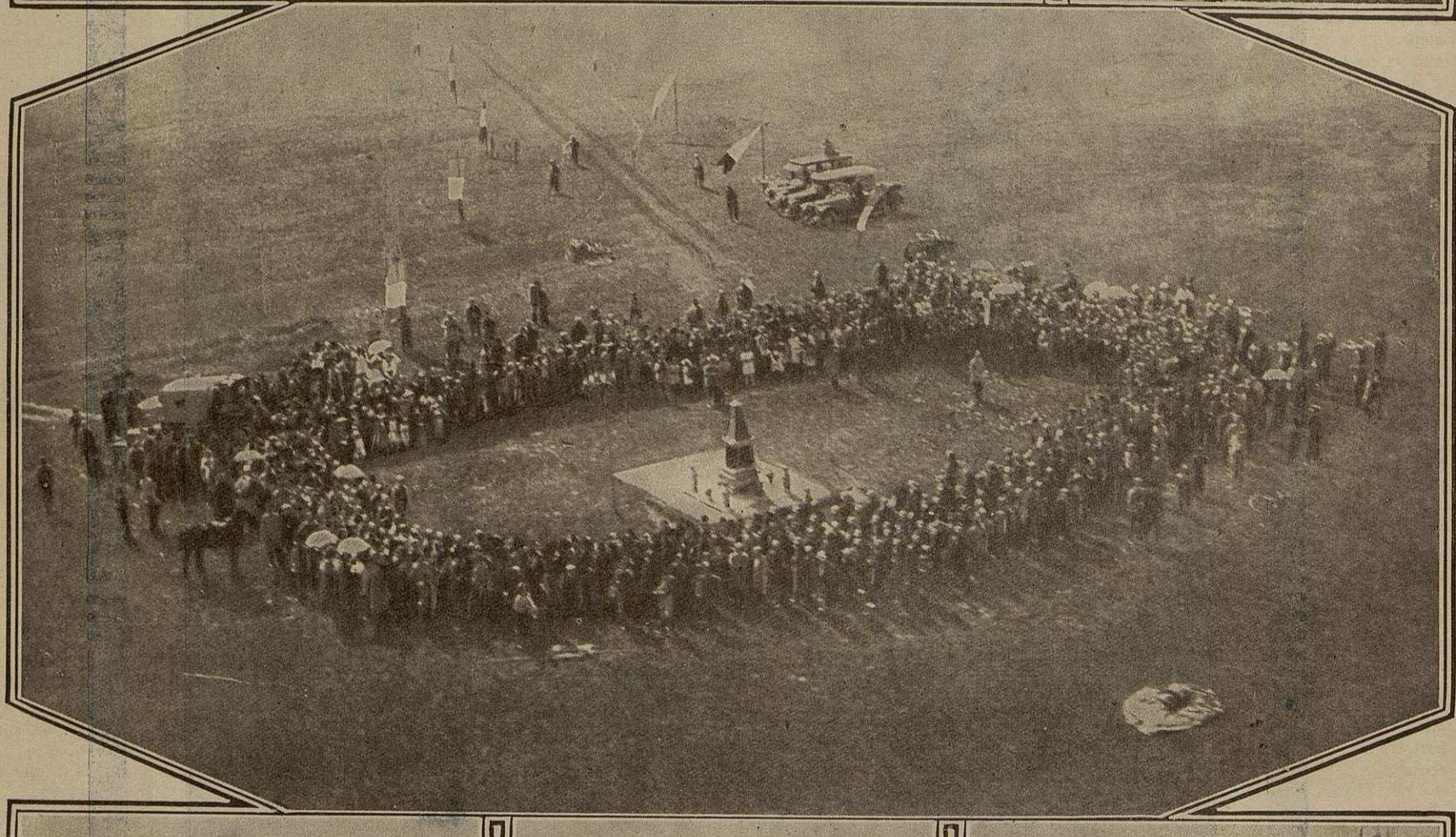
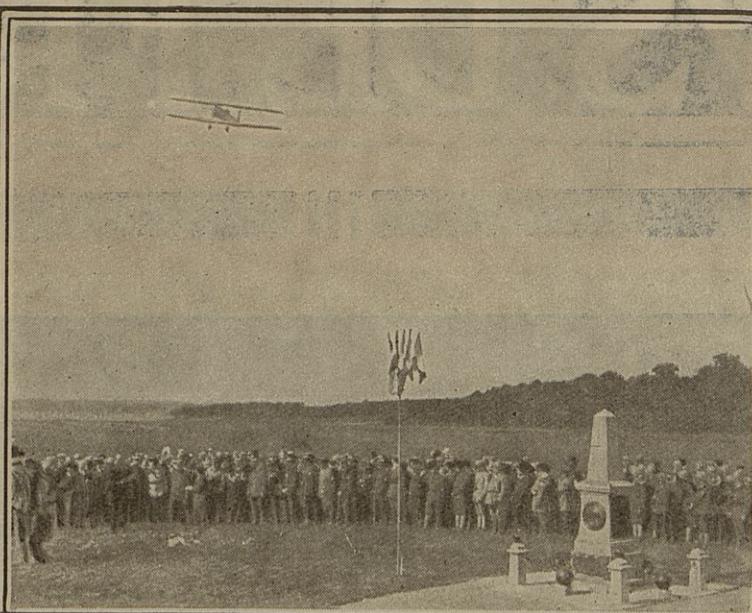
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France....15 Frs.

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger...20

LE MONUMENT A LA MÉMOIRE DE PÉGOUD



*189 911
SOCIÉTÉ
8 A.
BIBLIOTHEQUE
ARRIS*

Les amis de Pégoud ont eu la pieuse pensée d'élever un monument à sa mémoire, à Petit-Croix, en Territoire de Belfort, à l'endroit même où le glorieux aviateur tomba dans un combat aérien. Voici des épisodes de l'inauguration qui eut lieu le 23 septembre. Le gouvernement y était représenté par le colonel Girod, inspecteur général de l'aéronautique. En haut, le maire de Petit-Croix ; un avion qui jeta sur le monument un bouquet tricolore ; et un aviateur montrant la cérémonie à une petite Alsacienne. Au-dessous, l'inauguration vue d'un avion. En bas, de gauche à droite : un officier récitant une poésie ; deux Alsaciennes vendant des médailles commémoratives de la cérémonie, et des enfants déposant des bouquets au pied du monument.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 20 au 27 Septembre



ES Anglais ont de nouveau, le 20, repris l'offensive dans le secteur d'Ypres. Après plusieurs jours d'un bombardement dont les Allemands eux-mêmes signalaient l'intensité toujours croissante, nos alliés ont déclenché leur attaque qui couvrait 13 kilomètres de front, entre le canal Ypres-Comines et la voie ferrée Ypres-Staden. En quelques heures ils avaient atteint les premiers objectifs que se proposait leur haut commandement ; le lendemain ils poussaient leur conquête jusqu'à la limite qu'ils ne devaient pas dépasser ; les jours suivants, jusqu'au 25, ils assuraient la sécurité de leurs nouvelles positions en s'en attribuant les alentours. Cette nouvelle victoire de nos alliés les mettait en possession de positions longtemps disputées et dont la perte équivaut pour les Allemands à la rupture de leur système défensif dans ce secteur. Ces positions consistaient en plusieurs lignes de points d'appui et de fortins bétonnés, de fermes et de hameaux en ruines, mais puissamment organisés : c'étaient surtout l'emplacement de Zevencote et les crêtes des côteaux portant les bois du Polygone, de Glencorse, d'Inverness et de Nonneboschen, dont les noms revenaient si fréquemment dans les communiqués. C'est, en un mot, le « pays des monts », région ainsi nommée de quelques collines dont la plus haute ne dépasse pas 64 mètres, mais qui sont les seules éminences d'où l'on domine les vastes plaines qui s'étendent à l'est et au sud-est d'Ypres. Les troupes britanniques ont réalisé, au cours de cette bataille, une avance qui, en leur centre, c'est-à-dire de chaque côté de la route de Menin, atteint 1.600 mètres. Australiens, Ecossais, Anglais ont rivalisé de bravoure pour obtenir ce résultat ; avions et tanks, ces derniers particulièrement nombreux, ont rendu à l'offensive de signalés services. A la date du 23 après-midi, nos alliés avaient dénombré 3.243 prisonniers dont 80 officiers, pris sur ce front de bataille ; mais un bien plus grand nombre d'Allemands jonchaient le terrain, victimes du bombardement, ou tombés sous les coups de l'infanterie britannique.

Le 26, après un court répit, les Anglais reprennent l'offensive sur un front de 9.500 mètres, entre le sud de Tower-Hamlet, crête de colline dans la région voisine du canal de Comines, et l'est de Saint-Julien. Le résultat de cette première journée est brillant : nos alliés se rendent maîtres des contre-pentes de la colline marquée par Tower-Hamlet et, à leur aile gauche, de ce qui restait à l'ennemi du bois du Polygone, ainsi que du village de Zonnebeke. Toutes les organisations défensives qui entouraient ces endroits et la ligne de défense qui les reliait sont en leur pouvoir ; leur avance couvre 1.600 mètres sur la longueur du front attaqué. Pendant ce temps, l'attaque se déroulait d'autre part dans le secteur Wieleje-Gravenstaef-Saint-Julien et ne réussissait pas moins brillamment là qu'à l'est et au sud-est d'Ypres. Tous les objectifs étaient largement atteints et le front de nos alliés était avancé de 2.400 mètres. Plus de mille prisonniers restaient entre leurs mains et ils pouvaient constater que l'ennemi avait subi des pertes énormes. Ils annoncent, le 26 au soir, que la bataille continue avec succès.

Dès le 21 les communiqués signalent des contre-attaques extrêmement puissantes sur des points différents de la nouvelle ligne britannique : les Allemands perdent là encore beaucoup de monde ; ils reviennent fréquemment à la charge sans aucun résultat.

Dans les autres secteurs du front britannique il n'y a eu que peu de chose à signaler : des tentatives allemandes contre les lignes de nos alliés n'ont pas abouti. Les principales ont eu lieu le 24 vers Monchy-le-Preux, où elles avaient été préparées par un fort bombardement, et au sud de la voie Arras-Cambrai.

Sur le front français les Allemands continuent à appliquer leur nouvelle méthode qui consiste à jeter ça et là contre nos lignes, dans tous les secteurs, des attaques qui n'ont aucun lien entre elles et dont ils ne retirent aucun profit. Dans les secteurs de l'Aisne, du 20 au 25, ils n'ont procédé que par petits coups de main qu'il serait trop long d'énumérer. La seule attaque digne de ce nom a eu lieu le 20 contre nos positions au sud-est de Cerny, et bien qu'elle eût été précédée d'un violent bombardement, elle ne put déboucher.

En Champagne, les entreprises de l'ennemi ont été plus sérieuses, mais ne lui ont pas mieux réussi. Dans ce secteur, comme d'ailleurs dans les autres, l'action de l'artillerie est ininterrompue, nos lignes sont bombardées presque continuellement, de sorte que l'on peut toujours croire à l'imminence d'une attaque en n'importe quel endroit. Du 20 au 25 la canonnade, particulièrement vive dans la région des Monts, a été suivie de plusieurs tentatives contre le Mont-Haut. Elles n'ont pas eu de suite, mais nos hommes, dans le même temps, effectuaient quelques incursions heureuses à travers les lignes de l'ennemi dans cette région. L'activité des Boches

s'est aussi manifestée dans la région entre Maisons-de-Champagne et Main-de-Massiges : le 22 ils nous attaquent, pénètrent dans une tranchée et en sont aussitôt chassés. Quant à nos soldats, ils ont eu plus de succès en attaquant, vers Beauséjour et vers Vaudesincourt, puis, le 26, vers Tahure ainsi que vers Cerny et Berméricourt, des tranchées boches où ils font des dégâts et d'où ils ramènent des prisonniers et du matériel.

Les Allemands n'ont pas encore pris leur parti de leur dernière défaite sur la Meuse, aussi reviennent-ils fréquemment à la charge contre nos nouvelles positions. Le 24, après un bombardement serré, ils ont prononcé une grosse attaque, sur environ deux kilomètres, contre nos tranchées au nord du bois le Chaume. Ils avaient mis en ligne quatre bataillons, appuyés par des troupes spéciales d'assaut. Cette attaque, en partie désorganisée par nos feux, ne put aborder nos lignes qu'au centre. Un violent combat s'engagea dans la tranchée avarcée au cours duquel les Allemands subirent de fortes pertes et furent finalement chassés de notre position. En même temps, d'autres attaques se produisaient, au nord de Bezonaux et au sud-est de Beaumont : toutes les deux étaient repoussées par notre infanterie, sortie de ses tranchées pour courir au-devant des assaillants. Les tentatives contre le bois le Chaume sont renouvelées à deux reprises le même jour sans plus de succès : battus une fois de plus, les Allemands laissaient de nombreux morts sur le terrain et 121 prisonniers entre nos mains. Le 25 les Boches attaquent de nouveau nos tranchées vers Beaumont et font usage, à cette occasion, de leurs lance-flammes ; ils sont repoussés avec de lourdes pertes sans avoir obtenu le moindre avantage. On peut croire qu'ils essaieront encore, avant longtemps, de reconquérir leurs anciennes positions dans ce secteur, car ils les bombardent sans aucun répit entre Beaumont et Bezonaux.

L'OFFENSIVE ITALIENNE

Sur le front de l'Isonzo on peut considérer comme terminée la première phase de l'offensive de nos alliés. Elle a été couronnée de tout le succès que l'on pouvait espérer. Elle a prouvé une fois de plus l'infériorité des Autrichiens en face des troupes de Cadorna, et mis de nouveau en valeur les admirables qualités et la bravoure du soldat italien. Elle a fait passer aux mains de nos alliés des positions de tout premier ordre, et obligé l'ennemi à se créer en arrière de nouveaux et peut-être certains points d'appui. La lutte, cependant, sur ce front, n'est qu'assoupie. En attendant que les Italiens la raniment, leur artillerie reste vigilante et, faisant bonne garde sur leurs positions, leur permet de préparer de nouvelles opérations de grande envergure.

La flotte aérienne, avions et dirigeables, qui a eu une si grande part aux succès de nos alliés, concourt aujourd'hui à assurer leur sécurité, en rendant presque impossible à l'ennemi la concentration près des lignes de troupes et de matériel destinés à remplacer ceux qu'il a perdus.

NOTRE COUVERTURE

A. KERENSKY

Célèbre déjà par ses plaidoyers dans divers procès politiques, Kerensky est passé au premier plan dès le moment même où éclata la révolution russe. Né en 1881, député du gouvernement de Saratov à la quatrième Douma, il était leader du parti socialiste ; on se souvient de la lettre fameuse qu'il écrivit, au printemps de 1915, pour dénoncer la trahison de Myassoïedof. Aussi lorsque le gouvernement tsariste disparut fut-il choisi par le prince Lvov comme ministre de la justice.

Dès ce jour sa popularité ne fait que grandir ; il doit combattre les contre-révolutionnaires et se garder des partisans de Lénine. La propagande de ces derniers ayant profondément entamé le moral de l'armée et de la flotte, Kerensky n'hésite pas à prendre, au mois de mai, le portefeuille de la guerre et de la marine. Non content d'une proclamation enflammée aux armées, il part sur le front, déclare aux soldats qu'il marchera à leur tête et parvient à rendre possible la victorieuse offensive de Korniloff au mois de juillet.

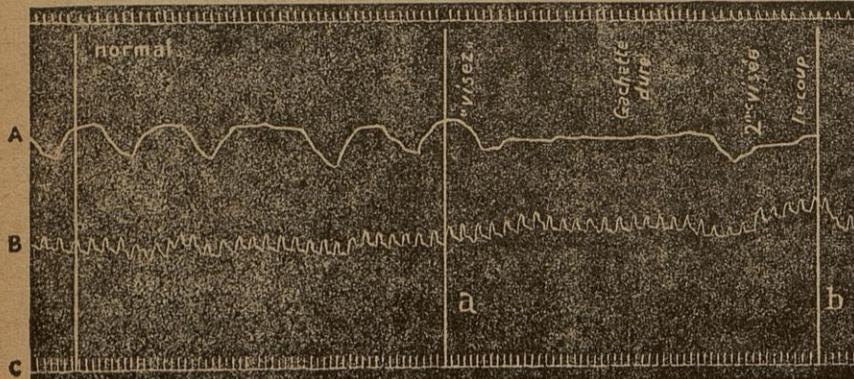
Le 17 juillet il prend la présidence du conseil et adresse à l'armée et à la marine un ordre du jour dans lequel il déclare la patrie en danger ; il conserve en même temps le ministère de la guerre et de la marine. Après une démission refusée par tous les partis, il reprend le pouvoir au mois d'août.

La conférence de Moscou, la prise de Riga par les Allemands, la marche de Korniloff sur Petrograd, la soumission de ce dernier, la lutte contre les maxima-listes sont des faits d'actualité trop récente. Généralissime et dictateur, Kerensky veut sauver la Russie.

L'Epreuve des Mitrailleurs

Dans la terrible lutte qui ensanglante aujourd'hui le monde, les mitrailleuses jouent un rôle prépondérant en rase campagne comme dans les tranchées. La rapidité du tir, la légèreté et la facilité de déplacement des « moulins à café » — pour employer l'expression pittoresque par laquelle nos poilus les désignent — en font des armes commodes et particulièrement meurtrières. Mais afin qu'elles fournissent un rendement maximum dans l'action, il faut sélectionner avec soin les soldats les plus qualifiés pour les manœuvrer. Aussi, un jeune savant français mobilisé, M. J.-M. Lahy, a-t-il eu l'idée d'occuper les loisirs que lui laissaient les obus allemands, soit en Argonne, soit sur la Somme, à étudier les gestes du mitraillleur, au moyen des mêmes méthodes psycho-physiologiques qui lui permirent jadis de caractériser les aptitudes professionnelles de certains travailleurs.

Non sans difficultés, il installa tant bien que mal un laboratoire sur le front, tantôt dans une maison abandonnée, tantôt dans une cave ou un hangar. Puis il se mit à la besogne, sans s'inquiéter des bombardements qui menaçaient plus d'une fois ses appareils délicats et son installation de fortune ! Il commença par demander aux officiers de sa brigade de lui désigner de bons et de mauvais mitrailleurs qu'il classa d'après leur valeur comme tireurs, comme chargeurs et aussi d'après



GRAPHIQUE D'UN EXCELLENT MITRAILLEUR.

A. Respiration. — B. Pouls. — C. Temps en cinquièmes de secondes. —

Sur ce graphique on voit un phénomène de plasticité fonctionnelle : arrêt de la respiration, baisse de la précision sanguine, augmentation du nombre de pulsations. Au moment de tirer, le sujet se rendant compte de la résistance de la gâchette fait une seconde visée.

leur sang-froid au feu. Il procéda ensuite à une série d'expériences méthodiques afin de caractériser l'ensemble des signes qui affirmaient leur aptitude générale.

En ce qui concerne le sang-froid, M. Lahy dut s'en rapporter aux observations qu'il fit dans les combats et à l'appréciation des chefs, devant l'impossibilité matérielle de poursuivre ses investigations jusque sur le champ de bataille. Chose digne de remarque, les qualités décelées chez les sujets par les méthodes psycho-physiologiques concordèrent toujours avec le classement professionnel, d'après les notes fournies par leurs officiers.

Ces premiers résultats, communiqués à l'Académie des Sciences de Paris, soulevèrent cependant quelques critiques, car les mesures des temps de réaction présentaient de très notables différences avec les chiffres obtenus par MM. Camus et Nepper, chargés d'examiner les candidats à l'aviation, dans leur service du Grand Palais (1), et avec les moyennes, dites classiques, établies antérieurement par M. Charles Richet. Sans prendre parti dans la controverse, nous nous permettrons de remarquer que les deux séries d'expériences ne sont pas comparables entre elles. Un futur aviateur n'a certes pas encore acquis le « cran » d'un combattant éprouvé par le séjour de dix-huit mois sans interruption dans les tranchées ; il n'est donc pas prouvé qu'un « as » doive posséder des caractères physiologiques identiques à ceux d'un mitraillleur d'élite ! En outre, la technique de mesure des temps de réaction varie avec chaque expérimentateur. Il se peut bien d'ailleurs que dans la cave où M. Lahy pénétrait par un soupirail, et dans laquelle ses instruments reposaient sur une planche soutenue par un billot et un tonneau, la précision se ressente un peu des conditions défectueuses d'expérimentation. Quoi qu'il en soit, la conclusion générale de ses recherches est à retenir : chez les bons mitrailleurs, les réactions visuelles et auditives semblent d'une rare brièveté.

Grâce à un nouveau chronoscope à marche électrique, M. Lahy mesura les temps de réaction auditifs, en produisant l'excitation par le procédé habituel, c'est-à-dire par le choc d'un marteau qui, en rompant le courant, déclanche l'aiguille. Il bandait les yeux de son sujet.

Pour déterminer les temps de réaction visuels, il s'adressa d'abord à la lampe électrique qu'il survolait. Il se servait d'une clef spéciale capable de régler, d'une façon simultanée, la rupture du courant du chronoscope et l'établissement du courant de la lampe, à l'aide de deux signaux de Desprez. Par la suite, il abandonna cette dernière à cause de l'inertie des filaments et employa, pour illuminer le tube de Plucker, une bobine de Ruhmkorff introduite dans le circuit du chronoscope.

Des chiffres obtenus par M. Lahy au cours de son enquête, il ressort que les temps de réaction très rapide et un écart moyen faible caractérisent les mitrailleurs d'élite qu'il examina, soldats aguerris, à la vérité, par un séjour de 18 mois dans un secteur de l'Argonne où les lignes françaises et allemandes se rapprochaient parfois jusqu'à 50 mètres. Sans cesse aux aguets dans cette région boisée, propice aux surprises, où la moindre distraction pouvait leur coûter la vie, ces hommes devaient éviter tantôt une balle, tantôt un obus de tranchée ou quelques grenades. On comprend que, sous de telles menaces, ces poilus se soient montrés prêts à réagir avec une singulière vigueur afin d'échapper par leur habileté motrice et la promptitude de leurs gestes au perpétuel danger ! Il ne semble donc pas extraordinaire que M. Lahy ait trouvé pour les temps de réaction visuelle, comme

pour les temps de réaction auditive, des chiffres inférieurs respectivement de 2, 64 et de 0, 18 aux moyennes établies par M. Richet. Les mesures pour les 20 premiers soldats lui donnèrent, en effet, les résultats suivants :

	Pour les 13 mitrailleurs d'élite	Pour les 7 mauvais mitrailleurs	Moyenne générale
Temps de réaction visuelle..	14,40	21,42	16,86
Temps de réaction auditive..	11,57	18,84	15,18

Or les moyennes dites classiques sont de 19,5 pour les temps de réaction visuelle et de 15,00 pour les temps de réaction auditive. Les chiffres de M. Lahy n'ont, comme il la leur attribue lui-même, qu'une valeur relative : « la valeur d'élite mesurée en chiffres variant avec le nombre des candidats et le nombre des places de mitrailleurs disponibles ».

Quoi qu'il en soit, le sage psychologue poursuivit son enquête en étudiant la rapidité dans la répétition d'un mouvement par la méthode suivante :

Au moyen d'un stylet, le sujet exécute, aussi vite que possible, une série de frappes sur une plaque de cuivre.

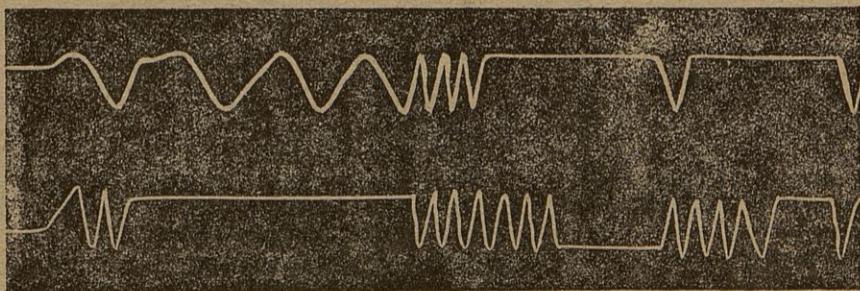
La mise en contact du stylet et de la plaque ferme le courant électrique pendant qu'un signal de Desprez, introduit dans le circuit, marque sur un cylindre enregistreur chaque coup donné par le soldat. D'après les chiffres observés, la valeur professionnelle d'un mitraillleur ne dépend pas de la rapidité motrice qu'il possède. A priori, cette constatation paraît bizarre, mais elle s'éclaire si on introduit l'indice de fatigabilité, autrement dit la différence numérique entre le nombre de tapes frappées par un sujet au début d'une expérience et le nombre frappé au cours des cinq dernières secondes de la même épreuve, lorsque l'homme éprouve un fléchissement de sa rapidité motrice. Grâce à ce nouveau caractère physiologique, M. Lahy put éclaircir le point obscur signalé plus haut et formuler la règle suivante : à indice de fatigabilité identique, le meilleur chargeur possède également la rapidité motrice la plus grande.

D'autre part, en étudiant au moyen de l'appareil de Binet la suggestibilité des mitrailleurs, il se rendit compte que les meilleurs d'entre eux reproduisent non seulement les arrêts et les départs du mouvement communiqué par l'expérimentateur mais encore les plus légères variations de vitesse, tandis que les mauvais « manieurs de moulins à café » se distinguent par une sorte d'hallucination motrice : ils croient sentir des impulsions qu'on n'imprime pas à leur main.

Enfin pour rechercher les signes physiologiques qui caractérisent le sang-froid, il s'adresse à la notion de plasticité fonctionnelle, qui lui avait servi précédemment à déceler le sens des modifications organiques profondes dans les efforts d'attention volontaires et brefs. La maîtrise de soi implique, en effet, une lucidité d'esprit parfaite, une coordination raisonnée des gestes malgré les influences perturbatrices. Il faut, en particulier, qu'au cours du plus vif combat un bon mitraillleur penche la tête à gauche pour s'assurer du point d'arrivée des balles et rectifie son tir ; ses muscles doivent obéir aux directions imprimées par son cerveau en manœuvrant le volant et la crosse, sans qu'aucune émotion ne vienne fausser ses pensées ou gêner son habileté motrice.

Enregistrons donc les variations de la respiration et du pouls d'un sujet qui exécute un acte bref mais nécessitant un effort considérable d'attention, par exemple le tir à la carabine. On note la respiration à l'aide du pneumographe de Paul Bert, le pouls au moyen du sphygmographe de Marey, le commencement de l'expérience par un signal correspondant à l'ordre « Visez » et la fin par l'enregistrement du coup lui-même, grâce à un dispositif spécial adapté à l'arme.

Les graphiques ainsi réalisés permettent un classement net, car les bons mitrailleurs



SUGGESTIBILITÉ D'UN MAUVAIS MITRAILLEUR.

A. Graphique de l'impulsion donnée par l'expérimentateur. — B. Réplique du sujet. Leurs adaptent spontanément leur organisme, soit qu'ils arrêtent complètement leur respiration, soit qu'ils la ralentissent, soit qu'ils ne la modifient pas sensiblement. En revanche, les tireurs ou les chargeurs médiocres respirent d'une façon désordonnée, leur courbe ne présente aucun caractère : ils manquent de plasticité fonctionnelle.

De même, chez les sujets d'élite, la courbe de la pression sanguine se maintient horizontale avant l'expérience ou légèrement et rythmiquement ondulée ; elle s'élève ensuite dès le commencement de la visée. Son ascension s'accroît progressivement jusqu'au coup de fusil qui marque la fin de l'effort volontaire, puis elle retombe graduellement. La rapidité de ce retour à la normale dénote une plus grande plasticité fonctionnelle du cœur. Au contraire les hommes qui manquent de sang-froid fournissent des courbes à allure irrégulière. La régularité de la réaction circulatoire, son importance, sa soudaineté constituent donc des signes objectifs de la plasticité fonctionnelle, puisqu'ils sont indépendants de la forme générale des modifications respiratoires. De son côté, le rythme cardiaque donne aussi des indications catégoriques : chez les mitrailleurs excellents le nombre des pulsations du cœur s'accroît pendant le tir, tandis que chez les mauvais il diminue ou reste invariable, leur organisme ne se pliant pas aux nécessités de l'action psychique.

En résumé, les constatations scientifiques de M. Lahy s'accordent pleinement avec les expériences de la guerre actuelle. Sur le champ de bataille, le courage des mitrailleurs importe encore plus que la précision et la rapidité de leurs gestes à servir leurs terribles « arrosoirs du diable » ! La plasticité fonctionnelle fournira donc le renseignement psycho-physiologique le plus précis sur chacun d'eux puisque, en fixant le degré de leur sang-froid, elle fournit le signe de leur valeur morale pendant l'action.

JACQUES BOYER.

LES DIFFICULTÉS DE L'AVANCE DES ARMÉES ITALIENNES



La deuxième armée italienne, commandée par le général Capello, a rencontré dans son offensive victorieuse les difficultés les plus ardues ; il lui a fallu d'abord franchir le torrent de l'Isonzo qui coule entre des rochers escarpés, puis escalader les pentes abruptes de la rive gauche ; les soldats italiens accomplirent cette tâche avec une fougue et une audace qui mirent en valeur leurs qualités militaires ; ils arrivèrent sur le plateau de Bainsizza. Mais il fallait que l'artillerie accompagnât leur progression ; les grosses pièces les protégeaient de loin ; quant aux canons de campagne, on dut les amener à bras sur le plateau. Notre photographie représente une de ces pièces.

NOS TROUPES SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE



La « tranchée du zouave » sur les pentes de la côte 304 était occupée par des Boches qui aimait le confortable. On peut supposer qu'il y avait, à l'endroit que représente notre photographie, quelque poste, quelque abri, meublé d'objets volés dans la région et que nos soldats ont retrouvés plus ou moins intacts, comme la table qu'on voit là, dans les ruines causées par nos obus.



La côte 304 et le Mort-Homme dont on voit la courbe s'élever sur l'horizon, au fond de la photographie, sont, au nord de Verdun, deux positions stratégiques que nos troupes ont enlevées le 20 août. La conquête et la possession éphémère de ces hauteurs ont coûté aux Allemands des pertes tellement élevées qu'ils ont surnommé l'une d'elles, la côte 304, la « colline de la mort ». La partie supérieure de cette côte, formée d'un terrain caillouteux, a été complètement bouleversée et nivelée par notre artillerie.

NOS TROUPES SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE



L'importance stratégique de la cote 344 que nous tenons sur la rive droite de la Meuse la vaut à de fréquents bombardements. Un de nos hommes, qui vient d'y être blessé, est emporté par ses camarades. C'est de cette cote que partit l'offensive du 26 août.



Sur la cote du Talou, nos positions maintenant dominent celles des Allemands sur une étendue considérable. Elles ont reçu une organisation qui les met à l'abri des tentatives de l'ennemi. Voici un détachement qui se rend, par une tranchée, à la relève.



Notre offensive victorieuse de la fin d'août nous procura un gain territorial plus important encore par les positions qu'il englobe, que par son étendue. Plus de quinze cents prisonniers allemands en trois jours restèrent entre nos mains. Ceux que l'on voit ici en faisait partie. Par le nombre des divisions auxquelles tous ces Boches appartenaient on peut se faire une idée du désarroi que nos offensives jettent dans la composition des armées ennemis ; on voit qu'il y avait parmi eux beaucoup de très jeunes gens.

LA VISITE DU ROI ALBERT ET DE M. POINCARÉ A L'ARMÉE DE VERDUN



Le 22 septembre, sur le plateau meusien, le roi des Belges, accompagné du président de la République et du général *Castelnau*, a rendu visite à notre glorieuse armée de Verdun et a passé en revue les troupes victorieuses. Ce sont les 42^e, 163^e, 14^e, 25^e, 26^e et 128^e divisions la 5^e brigade, l'aéronautique de la 2^e armée, gardienne du drapeau de l'armée ; elles ont été présentes par le général *Philipot*, le même qui sauva *Fez* en 1912. Il ne manquait à cette réunion de héros que la célèbre division marocaine qui, après avoir coopéré aux victoires de Verdun, est maintenant aux prises avec l'ennemi dans un autre secteur. Le roi des Belges et le président ont distribué des décossements aux troupes. A cette occasion le général de *Castelnau*, surnommé par les troupes « le grand couronné » en souvenir de sa belle défense de Nancy, a reçu la plus haute distinction accordée aux officiers généraux : la médaille militaire. Voici le roi, le président et le généralissime saluant les 29 drapeaux des troupes passées en revue.

UNE DES DERNIÈRES PHOTOGRAPHIES DE GUYNEMER



Le glorieux aviateur Guynemer a été tué le 11 septembre au cours d'un combat aérien. Parti avec le lieutenant Bozon-Verdurara, qui montait un autre avion, ils allaient à la recherche d'avions ennemis lorsqu'ils en rencontrèrent un sur lequel ils ouvrirent le feu. Sur ces entrefaites le lieutenant dut abandonner son camarade pour faire face à toute une escadrille allemande qui accourrait ; mais lorsqu'il eut mis en fuite les Fokkers, il vit que Guynemer et son adversaire avaient disparu du ciel. Guynemer était âgé de vingt-deux ans. Devant entrer à Polytechnique, quand la guerre éclata il voulut s'engager, fut rejeté à cause de sa taible constitution et ne put entrer dans l'armée que comme mécanicien. Il abattait sa première victime le 19 juillet 1915, devenait « as » en février 1916, et dans les premiers jours d'août 1917 marquait sa 53^e victoire. L'*« as des as »* avait été tait cette année même capitaine et officier de la Légion d'honneur. Ses prouesses resteront légendaires. Cette photographie le représente, donnant des explications à ses camarades de l'escadrille des Cigognes, au retour d'un de ses raids, quelques jours avant sa dernière expédition.

LES RUSSES FONT LE VIDE DEVANT L'ENNEMI



Forcés de reculer devant les Allemands, les Russes rasent le pays avant de l'abandonner. Ils détruisent leurs récoltes plutôt que de laisser l'ennemi en profiter. Les fermes, les villages, avec les provisions qu'ils renferment, sont livrés aux flammes. Voici un village auquel ses habitants viennent de mettre le feu afin qu'il ne puisse être daucune utilité pour l'ennemi qui approche.



Récemment, sous la poussée de forces allemandes supérieures, les Russes ont dû abandonner des positions que la défense de certaines de leurs unités ne leur permettait pas de défendre. Mais ils n'ont pas reculé sans résistance : une enquête officielle a établi qu'officiers et soldats s'étaient bravement comportés. Ils étaient poursuivis de si près qu'ils n'ont pu parfois échapper à l'ennemi qu'en brûlant les ponts derrière eux. Cette photographie montre un que l'on détruit ainsi dans le but de retarder la progression des Allemands.



III

AGRÉABLE SURPRISE

Robert Girard n'avait pas encore acquis cette merveilleuse intuition qu'ont certains aveugles pour se diriger dans les endroits qu'ils ont déjà plusieurs fois parcourus. Tout pâle, et la démarche hésitante, il longeait le mur de la villa pour gagner l'escalier de la terrasse qui conduisait à son pavillon. Heureusement le vieil Alfred, qui tout en soignant les fleurs du jardin ne cessait de surveiller son grand blessé, a tout vu. Et il s'empressa d'accourir et de donner son bras à l'aveugle à qui il demanda avec un respectueux empressement :

— Vous voulez rentrer chez vous, mon lieutenant ?

— Oui, explique Robert Girard, je me sens fatigué. Et puis il y a une visite au salon, et je ne tiens pas à être surpris sur la terrasse.

Et, heureux d'avoir maintenant un appui, il reprend son aplomb et ajoute presque gaîment :

— Il s'agit de battre en retraite proprement.

Le brave serviteur conduit son grand blessé vers le pavillon avec d'infimes précautions. On sent qu'il ne s'acquitte pas seulement d'un devoir commandé, mais qu'il apporte à sa délicate mission tout son dévouement.

C'est que le lieutenant Girard a fait sa conquête.

Non seulement le jeune officier lui est apparu avec toute l'auréole de son sacrifice, et avec ses décorations si noblement gagnées et toujours précieuses pour un ancien soldat, mais il a su gagner l'affection d'Alfred en lui racontant quelques-uns de ses glorieux faits d'armes et en écoutant avec une curiosité sympathique les récits de l'ancien combattant de 70.

Pour Alfred, le lieutenant était sacré ; il se serait dévoué pour lui jusqu'à la mort, et cela tout simplement, tout naturellement. Une fois l'aveugle installé dans son grand fauteuil, près de la fenêtre du pavillon, le vieux serviteur s'informe s'il se sent mieux.

— Oh ! c'est fini, répond Robert Girard en redressant sa taille. J'avais été un peu étourdi par ce grand soleil. Et puis, surtout, je craignais d'être dérangé par cette visite inattendue.

Puis, d'une voix qu'il cherche à rendre indifférente, il ajoute :

— A propos, Alfred, connais-tu cette dame qui est venue en visite ?

Le vieux serviteur qui avait exigé que son nouveau maître le tutoyât, comme doit faire tout officier à l'égard d'un soldat qu'il estime, répond aussitôt avec une certaine désinvolture :

— Ce n'était pas une visite bien importante, allez ! C'était tout bonnement Mme Millerson, une voisine qui a passé la quarantaine, qui porte toujours le même waterproof et le même chapeau de paille à ruban. C'est une Américaine, originale, qui était née pour être facette. Elle fait au moins quatre lieues tous les jours.

— Ah ! c'est une Américaine ? interroge vivement Robert Girard.

— Et qui vient de New-York où, paraît-il, elle a de superbes relations : des ambassadeurs, des milliardaires. Elle baragouine le français aussi bien que l'anglais, ayant, dit-on, des parents Canadiens qui se sont engagés parmi les premiers volontaires venus d'Amérique. Elle passe souvent à la villa. Elle apporte des livres et de la musique. Vous avez eu bien tort de vous déranger pour elle. Pour ce qu'elle compte !...

— C'est bien, interrompt Robert Girard en congédiant le vieux serviteur d'un geste amical. Tu peux retourner soigner tes fleurs. Si l'on t'interroge à la villa, tu m'excuseras de m'être ainsi éclipsé. Tu expliqueras que je me suis trouvé un peu fatigué. Si tu rencontres le docteur, dis-lui que sa visite me ferait plaisir.

Une fois seul, Robert Girard reste quelques instants songeur, puis murmure en se passant la main sur le front :

— Evidemment je me suis trompé. Ce ne pouvait être cette femme maudite. Et pourtant c'était bien sa voix, cette voix qui m'a torturé pendant tant d'heures cruelles. Mais non, après ce que m'a dit Alfred, c'est impossible. Ce sont des hallucinations...

— Vous faites votre examen de conscience, s'écrie une voix joyeuse.

Voir les numéros 153 et 154 du *Pays de France*.

Et le docteur Castagniers vient serrer la main du lieutenant en lui disant :

— En voilà une drôle d'idée de s'enfermer par un si beau soleil et de rechercher la solitude quand tout le monde à la villa se faisait fête de vous voir.

— J'ai craincé d'être indiscret, explique Robert Girard. J'ai entendu au salon une voix étrangère...

— Et désagréable au possible, interrompt le docteur en riant. Ce n'était que Mme Millerson.

— Une Américaine, je crois ?

— Tout ce qu'il y a de plus Américaine, et ennemie acharnée des Allemands. Elle aurait été très fière de se rencontrer avec un brave officier français.

— Vous savez combien je crains ces présentations, toujours pénibles, dit vivement Robert Girard. Mais c'est un détail. J'ai un plus grave sujet d'ennui, et même d'inquiétude. Docteur, je crois que mon cerveau démenage, j'ai des hallucinations.

— Ce sont des troubles passagers, s'empresse d'expliquer le docteur. Le meilleur remède, et infallible, c'est d'éviter la solitude. De la distraction, toujours de la distraction. Votre aimable tante avait l'intention de vous amener Mme Desgranges et sa petite-fille qui sont désireuses de s'assurer que vous vous plaisez dans leur pavillon. Je vais les chercher.

Comme l'aveugle esquissait un geste de refus, le docteur Castagniers décide :

— Je ne vous demande pas votre avis. Il s'agit d'une



ordonnance. Il faut se soumettre. Pas de solitude, et de la distraction.

— Vous avez peut-être raison, approuve Robert Girard avec un doux sourire.

Cinq minutes après le docteur Castagniers était dans le salon de la villa d'où venait de sortir Mme Millerson.

En lui voyant l'air soucieux, Mme Desgranges lui dit :

— Docteur, vous n'êtes pas content de votre malade. Qu'est-ce qu'il y a qui vous chiffonne ?

— Il y a que le pauvre garçon s'ennuie, explique le docteur. Son cerveau travaille trop et doit broyer du noir. Il craint d'avoir des hallucinations. Il lui faut des distractions. Je lui ai promis votre visite. Il vous attend.

— Le cher enfant ! s'écrie Mme Lancelin. Je me doutais bien qu'il se rongeait intérieurement. Mais quoi faire ! Mon bavardage le fatigue. La lecture l'ennuie. Evidemment il lui faudrait une occupation qui chasserait tous ses papillons noirs. Mais voilà ! Une occupation pour un aveugle, comme c'est facile à trouver !

— Ce n'est pas impossible, dit Suzanne Barville d'un petit ton décidé, avec un sourire plein de promesses.

— Petite cachottière ! s'écrie Mme Desgranges. Tu as des secrets pour nous.

— Oh ! je ne les garde pas bien longtemps, mes secrets. Puisque le docteur nous emmène au pavillon, je vais vous y révéler ma fameuse surprise, en même temps qu'à celui à qui elle est destinée.

Puis, appelant Alfred, elle lui demande :

— Tout est prêt au pavillon ? On y a porté ce qui était convenu ?

— Oui, mademoiselle.

— Alors, en route ! décide la jeune fille après avoir embrassé sa grand-mère.

Et elle est si joyeuse, elle paraît si sûre d'elle que Mme Desgranges ne peut s'empêcher de sourire.

— Vous êtes un ange ! affirme Mme Lancelin en toute confiance.

— On m'a déjà traitée de fée, dit Suzanne Barville Décidément on me comble.

— Quant à moi, déclare le docteur Castagniers avec une moue amusante, je réserve mes compliments pour après la surprise.

— Je les accepterai tout de même, monsieur le sceptique, dit la jeune fille en prenant le bras du docteur.

Et ils se dirigent rapidement vers le pavillon suivis par les deux vieilles dames que la curiosité a rendues plus alertes que jamais.

En entendant la bonne voix du docteur Castagniers et le rire si frais de Suzanne Barville, Robert Girard ne regrette pas la visite qu'il semblait redouter tout à l'heure.

— Je t'amène des visiteuses, s'écrie Mme Lancelin, et aussi des curieuses qui veulent voir ce que nous avons fait de leur pavillon.

Le lieutenant s'est soulevé de son fauteuil et de sa voix grave il remercie Mme Desgranges de son aimable hospitalité et de toutes les attentions que l'on continue à lui prodiguer.

— Il est impossible d'être mieux que dans cette pièce entourée de grands arbres où me parviennent le bruit de la mer et le parfum des fleurs et où le goûte la tranquillité qui convient si bien à mon caractère un peu sauvage, dit le jeune homme en souriant.

— Je me tiens presque toujours dans le petit salon à côté, explique gaîment Mme Lancelin. Je respecte ainsi la sauvagerie de monsieur mon neveu et ne suis pas trop tentée de l'étourdir de mes bavardages.

— Je suis sûre, dit alors Suzanne Barville, que vous n'avez pas encore eu la curiosité de visiter la troisième pièce qui se trouve au rez-de-chaussée du pavillon.

— Pour l'excellente raison, interrompt vivement Mme Lancelin, que le fidèle serviteur qui nous suit ici, m'a toujours objecté que cette pièce n'était pas encore arrangée.

— C'était la consigne ! dit gaîment Suzanne Barville. Mais aujourd'hui tout est prêt, et, si vous le voulez bien, je vais moi-même vous faire les honneurs de ce coin réservé du pavillon. C'est ma surprise, ajoute-t-elle en regardant malicieusement le docteur, et elle intéresse particulièrement le lieutenant Girard.

— Et vous allez être joliment content, murmure Alfred à l'oreille de l'officier en lui donnant son bras.

Les deux vieilles amies ne sont pas moins intriguées que le docteur, et bientôt tout le monde se trouve réuni dans une grande pièce qui servait de bibliothèque. Sur une large table sont placées des sculptures de Barye et de Frémiet, et, dans plusieurs vitrines sont classées des statuettes et aussi des maquettes d'un puissant modélisé. Puis, dans un coin, se trouvent tous les outils employés pour la sculpture et même de la terre toute fraîche et prête à traduire, sous un pouce expérimenté, les formes et les mouvements de la vie.

Cette précieuse collection d'œuvres d'art avait été réunie par M. Desgranges qui était très lié avec certains artistes et surtout avec le sculpteur animalier Louis Vidal.

Alfred a installé le lieutenant devant la table et Suzanne Barville lui met entre les mains les nerveuses études de Barye. Et l'aveugle a vite reconnu au toucher la plupart de ces œuvres merveilleuses qu'il avait souvent maniées autrefois. Le peintre n'aime pas que les couleurs. Quand c'est un véritable artiste, il n'est pas moins sensible aux beautés de la forme.

Et, malgré lui, Robert Girard pousse des exclamations admiratives en sentant comme frémir sous ses doigts les animaux dont les mouvements ont été si fidèlement saisies et coulés dans le bronze.

Justement Suzanne Barville vient de lui passer une étude vigoureuse, modelée par Louis Vidal pour sa *Lionne*, actuellement au musée de Nantes, et elle dit d'une voix légèrement émue :

— Ceci est du sculpteur animalier Louis Vidal, un ami de grand-vère. Il était aveugle. Et c'est alors qu'il était aveugle qu'il exécuta ses œuvres les plus connues et les plus admirées.

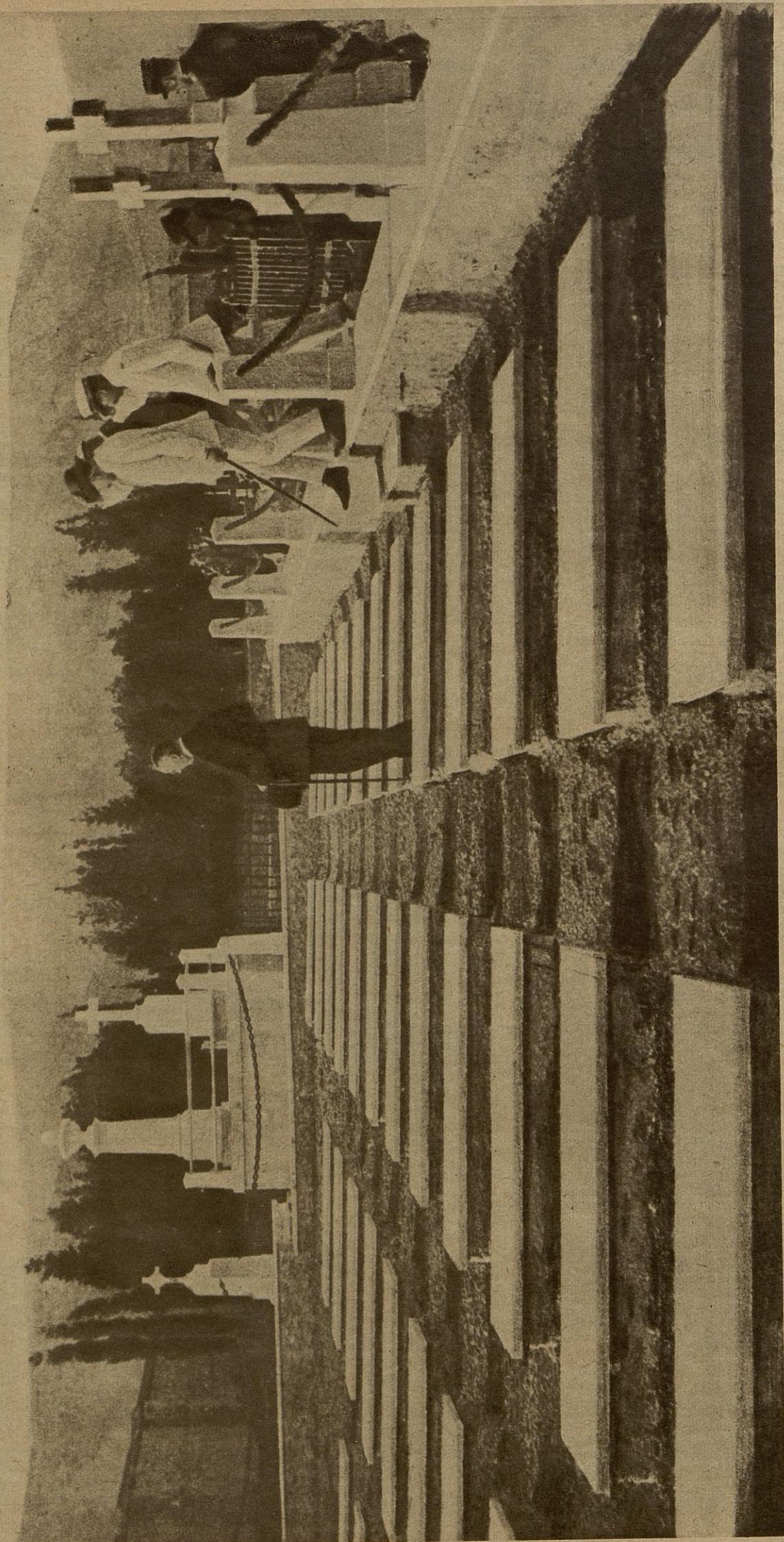
Alors Robert Girard comprend la délicate attention de la jeune fille et ne peut que murmurer « merci oh ! merci ! » en lui serrant les mains.

Et Suzanne Barville, pour cacher l'émotion qui l'entreint, s'écrie gaîment :

— Pour me récompenser, vous me donnerez votre premier essai... et bientôt !

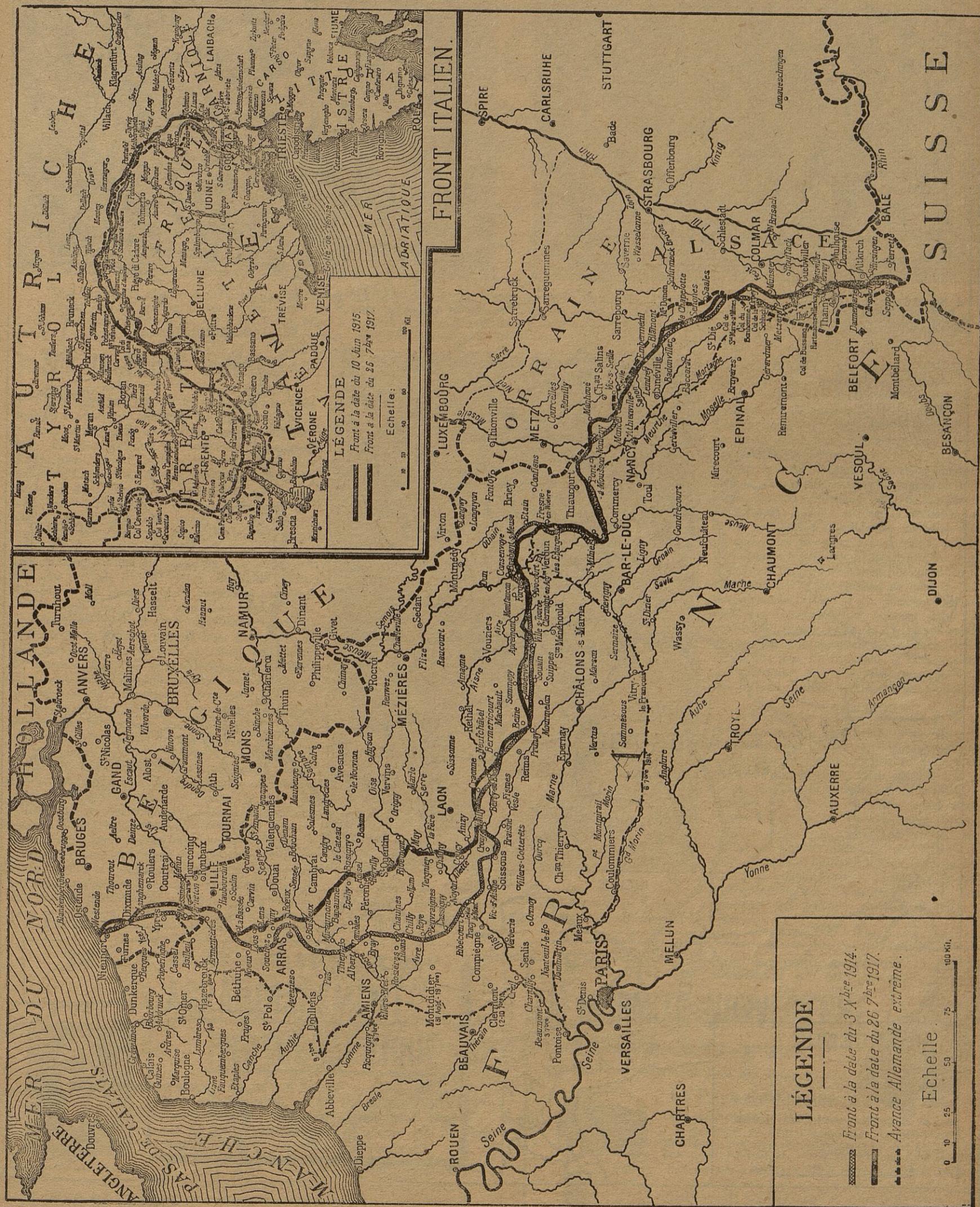
(A suivre.)

M. JUSTIN GODART DEVANT LA TOMBE DE NOS MARINS A ATHÈNES



M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, s'est rendu récemment à Salonique pour visiter les installations sanitaires de l'armée d'Orient ; il ne s'est pas borné à inspecter les hôpitaux de l'arrière : il a poussé jusqu'aux ambulances installées très du front au nord de Monastir ; il a été heureux de constater le bon fonctionnement des divers services. A son retour, M. Justin Godart, passant par Athènes, a tenu à rendre un pieux hommage à nos marins tombés dans les tragiques journées de décembre 1916, victimes de la trahison de Constantin ; il est allé s'incliner devant les tombes où dorment leur dernier sommeil ces fils de France.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)



Le capitaine Giulio Laureati, de l'aviation militaire italienne, parti en aéroplane de Turin le matin du 25 septembre, est arrivé sept heures après à Hounslow, près de Londres, ayant parcouru une distance de 1.050 kilomètres ; il apportait au roi George une lettre autographe du roi d'Italie. Le voici à sa descente de l'appareil ; à droite, il est photographié avec son passager le mécanicien Tonzo.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAN. — La situation politique en Russie reste ambiguë. Le général Alexeiff a donné sa démission de chef d'état-major de l'armée. Le gouvernement envisage le licenciement d'une partie de l'armée qui, ne pouvant être employée à la guerre, végète à l'intérieur, épuisant les ressources du Trésor, et serait plus utile aux champs ou à l'atelier. Pendant ce temps, sur le front, l'esprit militaire continue à se ranimer dans les troupes, les opérations recommencent. Le 19 les Allemands ont pris l'offensive dans la région de Riga, à l'ouest de Lembourg, et ont été repoussés. Une autre attaque s'est produite dans la même région, le 21, sur Sissegal, et les Russes en ont également triomphé. De ce côté, les Russes aussi ont attaqué ; le 23 c'était vers le village de Rudna, le 24, au sud de la chaussée de Pskow et sur le front Selzennek, au nord de Spigari. Ces diverses opérations ont réussi ; la dernière a coûté aux Allemands 400 tués, 60 prisonniers, 10 mitrailleuses. Les contre-attaques, dans ces secteurs, ont toutes été repoussées.

Si ces affaires sont peu importantes en elles-mêmes elles prouvent du moins le réveil de l'esprit offensif chez les soldats de nos alliés.

Les choses ne vont pas aussi bien du côté de Jacobstadt. Cette ville, sur la rive gauche de la Dwina, est le principal lieu de passage sur ce fleuve, et elle commande la voie ferrée Mitau-Riejtsa. Les Allemands s'en sont emparés le 22 au cours de combats qui durent être assez courts mais dans lesquels ils paraissent avoir engagé des forces supérieures à celles des Russes et fait agir une puissante artillerie. Avec la ville, d'après leur communiqué, ils auraient pris 4.000 prisonniers. Les Russes annonçaient, le 23, sans avouer positivement la perte de Jacobstadt, qu'ils se fortifiaient sur la rive droite de la Dwina et



Le prince de Connaught remet, dans la cour des Invalides, la grand'croix de Saint-Michel et Saint-Georges au général Dubail, gouverneur militaire de Paris.

qu'ils s'occupaient « de conduire des opérations d'artillerie contre les postes avancés de l'ennemi, établis sur la rive gauche. » La possession de Jacobstadt peut faciliter aux Allemands la conquête du cours de la Dwina jusqu'à Dwinsk, mais il est peu probable qu'ils en tirent parti maintenant pour entreprendre une marche sur Petrograd.

Sur le front roumain on a eu à enregistrer une série d'affaires intéressantes quoique d'un intérêt tout local. Le 18 septembre, des contre-attaques ont forcé les Roumains à évacuer le secteur qu'ils occupaient au sud de Grossesci, mais nos alliés n'en firent pas moins des prisonniers à l'ennemi. Le 20 les Austro-Allemands prennent l'offensive après préparation d'artillerie, au nord de Monnchillou, et par trois fois sont repoussés. Une attaque, au nord de Grossesci, est également brisée ; le 22, dans la région de Munchéi, les Roumains font échouer deux tentatives contre leurs lignes. Enfin, le 25, au sud-est de Kimpolung, nos alliés assaillent les tranchées de l'ennemi et passent tous les occupants à la baïonnette, sauf une quinzaine, qui sont faits prisonniers. On voit que le front roumain continue à se montrer résistant.

MACÉDOINE. — Dans la journée du 20 un détachement français, coopérant avec les Albanais d'Essad pacha, a battu les Autrichiens dans la vallée du Skumbi, leur a fait 442 prisonniers et leur a pris deux mitrailleuses. Cette opération a eu pour théâtre la région montagneuse entre le lac Ochrida et Elbasan. Le 22, les Bulgares, ayant attaqué les Russes à l'est du lac Prespa, ont pu atteindre les tranchées de nos alliés, mais ils ont été aussitôt repoussés. On ne signale, dans les autres secteurs, que des coups de main et le travail toujours soutenu de l'artillerie. Les troupes grecques prennent part, seules ou en coopération, à de fréquentes opérations, et se font remarquer par l'ardeur qu'elles déploient contre l'ennemi.

NOTRE PRIME AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE



A l'occasion de la Toussaint, nous accepterons jusqu'au premier Novembre les dernières séries parues dans le "PAYS DE FRANCE" ainsi que le bon paru dans notre numéro du 27 Septembre.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 154 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Un curieux observatoire boche. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

VOUS ferez votre cuisine presque sans frais et ferez des économies en employant

LA MARMITE NORVÉGIENNE “POT-AU-FEU”

Construite spécialement pour ses lecteurs par

Le Pays de France

Cette marmite existe en deux modèles :

1^{er} MODÈLE RIGIDE, carton fort, soigneusement construit et très pratique, utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc. Prise en nos bureaux : **15 fr. pièce.**

Envoi par colis postal, Paris **15 fr. 60**, départements **16 fr. 50**

2^e MODÈLE PLIABLE et LAVABLE, tissu indigène, système "Ma Norvégienne" H. Chevallier. Très pratique pour les déplacements et très hygiénique, pouvant être lavé à volonté. Prise en nos bureaux : **19fr. pièce.**

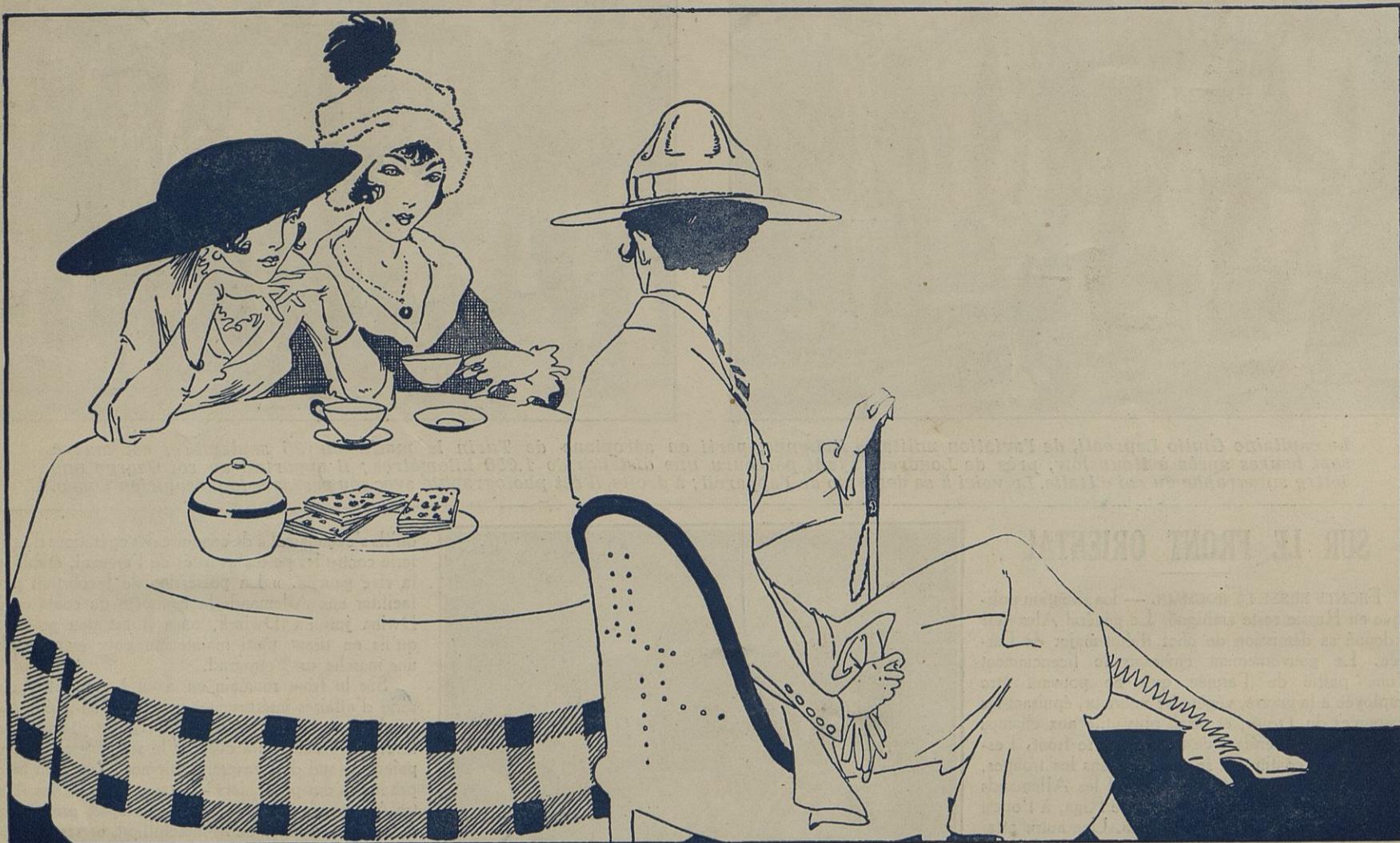
Envoi par poste, **19 fr. 50**

Contenance maximum du récipient pouvant être employé : 10 à 12 litres.

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, B^d Poissonnière, Paris



La Guerre en Caricatures



— En somme, elle va bien nous changer, cette mode « à l'Américaine ».
— Nous serons tout simplement du « Nouveau Monde ».



— Voyons, Coco, depuis que je t'ai donné à miss Dolly, il paraît que tu ne parles plus.
— Alors tu t'imagines que j'apprends l'anglais en quinze jours ?